L'Eventail
AVENUE MONTJOLE 165 1180 BRUSSELS
BELGIQUE - 32 02 788 52 60

OCT 14
Mensuel

Surface approx. (cm²) : 1340
N° de page : 198-200

PORTRAIT texte & photos : Christophe Vachaudez

Marie-Thérèse de Bourbon

Un militantisme royal

Tous droits réservés à l'éditeur

L'Eventail
AVENUE MONTJOLE 165 1180 BRUSSELS
BELGIQUE - 32 02 788 52 60

OCT 14
Mensuel

Surface approx. (cm²) : 1340
N° de page : 198-200

Rares sont les princesses qui font l'objet d'un article dans *Libération*. Marie-Thérèse de Bourbon-Parme a pourtant eu cet honneur qui n'est en rien usurpé. Altesse royale au parcours atypique, elle s'intéresse depuis toujours à la sociologie des peuples et continue un combat idéologique qui en fait un électron libre et attachant du gotha.

Nièce de la dernière impératrice d'Autriche, Zita, qui fut aussi sa marraine, et de la grande-duchesse Charlotte de Luxembourg, familière de la reine Juliana des Pays-Bas et de la reine Élisabeth de Belgique, la princesse a rencontré Yasser Arafat ou Hugo Chavez, a conversé avec François Mitterrand ou André Malraux. En 1936, son père François-Xavier est pressenti pour défendre le carlisme, mouvement né en 1833, alors que la reine Isabelle II monte sur le trône au détriment de son oncle Charles. Après la Seconde Guerre mondiale, elle devient, avec deux de ses sœurs et son frère aîné, Charles-Hugues, une militante engagée, ce qui lui vaut d'être *persona non grata* en Espagne durant le régime de Franco. Témoin d'une époque chahutée, elle a partagé sa vie entre la France, la Belgique et la péninsule Ibérique et obtenu un doctorat en sciences hispaniques à la Sorbonne, puis un doctorat en sociologie à Madrid. Suite à la sortie de son dernier livre, la princesse s'est confiée à L'Eventail.

L'Eventail – Madame, pourquoi avoir écrit ce livre sur le carlisme ?

Marie-Thérèse de Bourbon-Parme – À travers le carlisme, j'ai essayé d'évoquer la problématique de l'Espagne et au sens plus large celle de l'Europe. Nous avons été très impliqués, mon frère Charles-Hugues, mes sœurs Cécile et Marie-des-Neiges et moi, dans la renaissance du parti et d'un mouvement social plus ample qui dépasse le concept même du parti, un mouvement très ancien puisqu'il remonte à 1833. Depuis sa création, il a défendu avec constance certaines revendications. Le mouvement existe toujours en tant que parti mais, quand mon frère a succédé à mon père et a été considéré comme roi légitime des carlistes, il a dû en abandonner

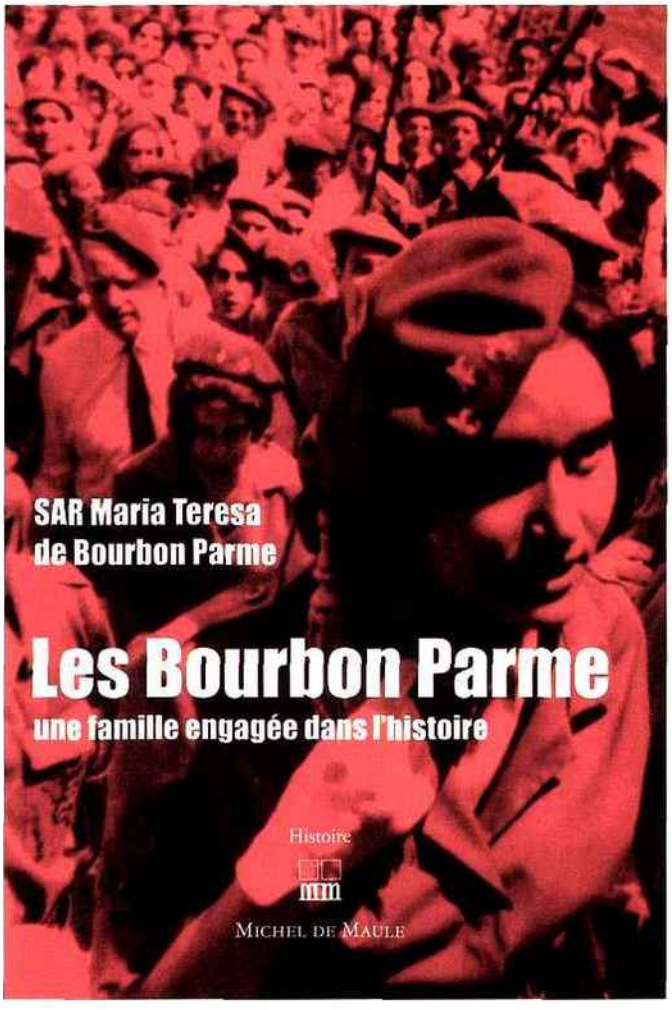
Érudite, la princesse Marie-Thérèse de Bourbon-Parme allie la tradition historique à la modernité des idées.

Tous droits réservés à l'éditeur

L'Eventail
AVENUE MONTJOLE 165 1180 BRUSSELS
BELGIQUE - 32 02 788 52 60

OCT 14
Mensuel

Surface approx. (cm²) : 1340
N° de page : 198-200



la direction. Aujourd'hui, c'est mon neveu Charles-Xavier qui incarne la continuité. Il a d'ailleurs rédigé un document quand le roi Juan-Carlos a abdiqué : pas une critique mais plutôt une proposition de solution à l'attente de la société espagnole.

– Au départ, il semble que la naissance du carlisme ne découle pas uniquement d'un problème successoral. Qu'en est-il ?

– C'est tout à fait vrai. À cette époque, Ferdinand VII a certes violé la loi semi-salique des Bourbons, mais en réalité, le carlisme était un mouvement populaire qui défendait les *fueros**, en quelque sorte les droits de chaque région. L'Espagne est composée d'entités très différentes que nous traduisons par "les Espagne". Nous avons toujours été critiqués pour l'emploi de ce terme et maintenant, il est utilisé par certains leaders politiques actuels. Cette autonomie régionale a brièvement existé avec succès quand un État dirigé par Charles VII a vu le jour dans le nord de l'Espagne : un État avec douanes et frontières reconnu par les puissances étrangères. Si ce schéma avait perduré, jamais la Catalogne n'aurait voulu se séparer du reste de l'Espagne. Le carlisme estime aussi que le roi, pour être investi de la légitimité d'exercice doit respecter un pacte social qui le lie à son peuple, ce qui ne fut malheureusement jamais le cas car la monarchie en place s'est liée aux grands propriétaires terriens et à l'Église. Si le carlisme se réclame du christianisme, il n'est aucunement inféodé à l'Église. L'union d'un parti à l'Église n'est jamais une chose positive, tant pour l'un que pour l'autre.

– Pourquoi la succession du parti échoit-elle finalement à votre père ?

– L'oncle Jaime est mort sans enfants, tout comme son successeur, son oncle Don Carlos. C'est lui qui choisira mon père, sans doute en raison de sa force de caractère et de son honnêteté intellectuelle, mais aussi parce qu'il représente la légitimité. Je pense que tous ceux qui l'ont connu ont été captivés par son rayonnement, son extrême bonté et son ouverture d'esprit. Ne pensait-il pas, voici cinquante ans, lui fervent chrétien, que, le mariage étant un sacrement, tout comme la prêtrise, l'un et l'autre n'étaient pas incompatibles ! Son internement au camp de Dachau fut une épreuve terrible pour nous tous. Il était très proche de sa cousine, la reine Élisabeth.

– Vous avez donc connu la reine Élisabeth ?

– Bien entendu ! Elle était vraiment une femme libre avec une intuition très forte du futur. Elle n'a pas hésité à nous aider afin de faire libérer des prisonniers en Espagne. Quand nous allions la voir, elle scrutait toujours notre profil avec son regard de sculpteur. Elle voyait souvent mon père pendant la guerre. Un jour, alors qu'il avait contracté la grippe espagnole, elle s'est rendue à son chevet, faisant fi de la contagion, et l'a forcé à avaler toute une bouteille de champagne. Mon père qui ne buvait jamais transpira toute la nuit et se retrouva guéri le lendemain !

– L'arrivée de votre frère à la tête du carlisme ne provoque-t-elle pas un regain d'intérêt pour le mouvement ?

– Il s'agissait d'une promesse d'avenir... Quand le régime de Franco a constaté que les propositions démocratiques de mon frère pouvaient être dangereuses pour lui, les autorités ont tout fait pour le contrer et l'ont expulsé à plusieurs reprises. Son mariage avec la princesse Irène des Pays-Bas a de nouveau braqué les projecteurs sur le carlisme. Celle-ci s'est beaucoup investie dans ce combat. Elle avait choisi de porter le béret blanc. Leurs enfants continuent à défendre les valeurs qui étaient chères à mon frère ; ils sont merveilleux.

– Pourquoi avoir voulu rencontrer Yasser Arafat et Hugo Chavez ?

– Je suis très attentive à la lutte du peuple palestinien et j'ai trouvé en Arafat un homme prêt au consensus. Il est étonnant que le peuple juif qui est si intelligent permette à sa classe politique de continuer les massacres à Gaza. Seul le consensus peut apporter la paix. Hugo Chavez nous a reçu un jour un peu avant minuit durant trois heures autour d'un bon repas. C'était un homme très profond, pas du tout histrionique comme il apparaissait en public. Il voulait vraiment le bien de son peuple et a beaucoup œuvré dans ce sens, même s'il a commis des erreurs. Il souhaitait l'unité de l'Amérique latine, à la manière de Bolivar, car il pensait que c'était la seule solution pour faire face aux grandes puissances.

* En Espagne, les *fueros* étaient les chartes garantissant les privilèges et les libertés d'une ville ou d'une province.

Les Bourbon Parme. Une famille engagée dans l'histoire, par S.A.R. Maria Teresa de Bourbon Parme, Éd. Michel de Maule, juin 2014, 256 p.

Tous droits réservés à l'éditeur